

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CESAR

N.B. : Les ouvrages des auteurs cités sont référencés en fin d'article.

On a couramment admis, pendant longtemps, que les légionnaires romains, marchant avec armes et bagages, couvraient normalement 25 à 30 kilomètres par jour, et "certains auteurs (modernes) ont eu tendance à confondre les vitesses moyennes avec les records qui sont plus volontiers signalés par les Anciens" (Chevallier, p. 224) et qui sont ceux des *cursus* (service des dépêches) dont l'itinéraire sera jalonné par ce que nous appelons de nos jours des auberges, des haltes ou des gîtes d'étape. "Les Anciens eux-mêmes ont conscience que certaines contradictions de leurs sources tiennent aux difficultés de l'information, aux distances, et il faut bien comprendre qu'un général en campagne, un gouverneur de province lointaine, étaient quasi autonomes, au moins sous la République" (Chevallier, p. 220 & 221). Ainsi, Tite-Live, qui cite à plusieurs reprises des distances parcourues par les *cursus*, nous raconte qu'on apprit à Rome la fin de la guerre d'Illyrie avant même de savoir qu'elle avait été commencée et que la renommée avait devancé les messagers chargés d'aller à Rome annoncer la victoire sur Persée.

Certes, on aimerait souvent avoir plus de précisions ou de détails qui expliciteraient certains termes, mais si César nous décrit - et parfois avec beaucoup de minutie - certaines opérations ou actes de la vie en campagne (la manière de progresser, la construction d'un pont, la façon d'assiéger un *oppidum*...) il n'a pas à se répéter à chaque fois, et chacune de ses entreprises est bien définie par un règlement intérieur et une manière de procéder qu'il faut appliquer et que chacun connaît, du légionnaire au Sénateur de Rome. La légion implique un nombre défini de fantassins, un fossé un nombre de pieds en hauteur et en profondeur, un *castellum* une surface bien déterminée. Il apparaît possible, écrit M. Rambaud, que les Romains aient parfois désigné une position non pas par son nom, mais par sa dimension la plus caractéristique : César dit "une plaine s'étendant sur une longueur d'environ 3000 pas" (4,5 km) comme les militaires modernes disent : "la cote 304" ou "la pièce (d'artillerie) de 105". On pourrait même aller plus

loin dans la définition du terme *circiter* quand on sait que le fameux terrain plat d'environ 300 pas (450 m) entre la place d'Ilerda et la colline voisine (B.C.) dépasse largement cette dimension.

Si nous avons du mal à situer sur le terrain et sur la carte chacune de ces situations, c'est parce que César ne fournit que les données militaires, d'où la difficulté de choix, par exemple, entre plusieurs itinéraires ou plusieurs plaines qui paraissent tous correspondre, sur le terrain, au récit de César. Seulement, le Proconsul procède à des adaptations pour chaque cas particulier : toutes les précautions à prendre pour l'établissement d'un camp, en cours de progression, ne sont pas toujours nécessaires selon qu'on campe en pays ami ou en pays hostile, et les modes d'approvisionnement de l'armée sont différents selon le territoire traversé.

Ainsi : "les variations relevées dans les estimations de l'étape de route par les principaux commentateurs ou historiens et qui varient du simple au double et même quelquefois plus, amènent à chercher des localisations de champs de bataille à plusieurs centaines de kilomètres de distance l'une de l'autre. La recherche abandonne le terrain scientifique pour se laisser aller à la loterie ou à la devinette" (Schmittlein, p. 121).

Il est évidemment exclu d'étudier les campagnes césariennes sans connaître les possibilités de déplacement de ses troupes et la longueur de l'étape de route imposée au légionnaire. Nous avons déjà parlé de la constitution de l'armée romaine (bulletin n°21, printemps 2001) : il y a une masse d'hommes, de bêtes et de matériels (qu'il ne faut pas exagérer à souhait) mais qui n'était nullement une cohue, et le combat préliminaire de cavalerie nous donne une très forte impression de discipline et d'entraînement. Mais il est raisonnable de penser que l'armée en campagne ne s'alourdissait pas de ce train, lequel devait suivre les combattants à plusieurs étapes, de bases arrières en bases arrières, ou laissé dans un camp, et dont les données diffèrent considérablement selon les historiens. Nous ne nous étendrons pas non plus sur la charge totale du légionnaire (également variable et tournant autour de 35 kg, somme toute du même ordre que celle du zouave sous

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CESAR

Napoléon III) et nous nous limiterons ici à quelques remarques :

- il ne faut pas confondre les *impedimenta* (bagages de la troupe et de l'armée) et la *sarcina* (paquetage individuel du soldat, porté sur une fourche de bois).
- le fait, pour César, de faire remplacer les médiocres chevaux germains par ceux de ses cadres, indique qu'il ne disposait vraisemblablement pas de remonte suffisante.
- certains commentateurs doutent d'un portage excessif de vivres, et suggèrent que le blé, une fois distribué, était sans doute porté par les bêtes de somme. La distribution aux soldats de leur "ration de blé" (*frumentum militibus metiri*, B.G., 1, 16, 5) avait lieu, dit-on, au pire, tous les 16 ou 17 jours (Cicéron, *Tusc.*, 2, 16, écrit : *ferre plus dimidiati mensis cibaria*, ce qui fait un peu plus d'un demi-mois). Le mot "mensuelle" est un "rajout arbitraire" de Constans et on cherche en vain, dans le *Bellum Gallicum*, cette fameuse ration "mensuelle" dont on parle tant (en B.G., 7, 74, 2, César parle de 30 jours, mais nous sommes en plein siège d'Alésia, et l'armée n'est pas en progression).
- partout, on atteste l'importance extrême des bagages et, à la veille du combat préliminaire de cavalerie, Vercingétorix l'avait bien compris pour dire qu'il faut attaquer les Romains quand ils sont en ordre de marche et encombrés de leurs bagages.
- chargés de leurs bagages, les soldats sont dits *impediti*, *impediti* et *sub sarcinis*, ou simplement : *sub sarcinis*. *Agmine impediti* veut dire alors : "en ordre de marche et embarrassés de leurs bagages". Le terme *expediti* signifie, à propos de soldats ou de petites unités : "qui a pris la tenue de combat, qui est sans bagages, équipé à la légère". Appliqué aux légions, il signifie qu'elles ne sont pas encombrées de leurs bagages lors de leur marche en colonne. Les bagages, *impedimenta*, sont réunis dans un même convoi - le "train" -, ou laissés au camp.

## L'ORDRE DE MARCHÉ : L'AGMEN

Dans le *Bellum Gallicum*, César emploie 33 fois le mot *agmen* dans les sens suivants : - *agmen* seul, = "l'armée

en marche", "la colonne en marche" ou "la marche d'une armée", "l'ordre de marche de la colonne".

- *primum agmen* : "l'avant-garde"
- *nouissimum agmen* : "l'arrière-garde"
- *extremum agmen* : "les dernières lignes de l'arrière-garde"
- *agmen legionum* : "le gros de l'armée".

Est communément admis le schéma suivant :

### 1°) Si aucun danger n'est à craindre : *longissimum agmen*

Chaque légion marchait en colonne serrée (par 6 si le terrain s'y prêtait), suivie par ses bagages. Le train de l'armée (flanc gardé par des cavaliers) suivait probablement en queue. Cette "formation de marche la plus allongée" permettait une marche plus rapide, tout en mettant à la portée de la légion ses bagages "réglementaires", mais avait l'inconvénient de séparer les légions les unes des autres, les empêchant de faire face utilement et individuellement à une attaque massive et d'affaiblir la colonne en l'allongeant. Elle était utilisée seulement en territoire ami, parce qu'elle rendait l'armée plus vulnérable. Entre deux légions s'étendait "l'interminable file de chariots et de bêtes de somme" prétendent certains. Il est moins sûr que les légions traînaient beaucoup de chariots, et on connaît la préférence de César pour les bêtes de somme, plus faciles à déplacer sur le terrain.

En B.G., 2, 17, 2, on lit que les légions étaient séparées l'une de l'autre par des convois très importants et que c'était chose facile, quand la première légion serait arrivée sur l'emplacement du camp et que les autres seraient encore loin derrière elle, de l'attaquer avant que les soldats eussent mis sac à terre : une fois cette légion mise en fuite et le convoi pillé, les autres légions n'oseraient pas tenir tête aux ennemis. C'est une formation *longissimum agmen*, mais on sait (B.G., 2, 19) que César avait réglé sa marche autrement, à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire en *iter expeditum*.

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

En B.G., 5, 31, 6, *longissimo agmine maximisque impedimentis* : ils formaient une très longue colonne encombrée de nombreux bagages.

En B.G., 5, 33, 3 : la longueur de la colonne ne permettant guère aux légats de tout diriger personnellement et de prendre les mesures qui s'imposaient en chaque endroit, ils firent donner l'ordre d'abandonner les bagages et de former le cercle.

Il semblerait, d'après les discussions tenues dans le camp romain et l'action qui suivit, que César aurait reproché aux légats d'avoir adopté un ordre de marche *longissimum agmen* en présence de l'ennemi. On voit donc que, dans les cas graves, on abandonnait les bagages, mais cet abandon était considéré comme honteux (B.G., 7, 66, 5). C'est pourquoi, afin d'éviter l'encombrement et de tourner les difficultés tactiques provoquées par cet immense train de bagages, on préférait, si on voulait adopter une allure rapide, la solution consistant en la réunion des bagages en un lieu sûr et bien gardé - mais ce n'est pas non plus sans risques -, à savoir dans un camp (p.ex. *Atuatuca*, ou chez les Trévires auprès de Labiénus) ou sur un *oppidum* (*Agedincum*, *Noviodunum*).

En B.G., 7, 66, 4 : *agmine impeditos* : en ordre de marche et embarrassés de leurs bagages.

**2°) En cas de danger, en pays ennemi et en zone d'insécurité : *iter expeditum* (d'autres que César emploient aussi l'expression : *breuissimum agmen*).**

a/ En progression :

- Eclaireurs et détachements de reconnaissance (le plus souvent : de cavalerie).
- Avant-garde (généralement: le gros de la cavalerie, et probablement l'infanterie auxiliaire).
- Gros de l'armée : plus ou moins les 3/4 des légions sans *impedimenta* train total des troupes train de l'armée (engins, outils, etc).
- Arrière-garde : plus ou moins 1/4 des légions (en général, celles nouvellement levées).

b/ En retraite :

- Avant-garde train des troupes et matériel de l'armée, sous la garde d'une légion (au moins).
- Gros de l'armée.
- Arrière-garde : plus ou moins 1/4 des légions et le gros de la cavalerie (plus ou moins l'infanterie auxiliaire).

Des deux côtés du train marchait parfois une colonne (flanc-garde), de sorte que les hommes formaient un carré (*iter* ou *agmen quadratum*). César n'emploie pas ce terme dans le *Bellum Gallicum* (remplacé par *orbis*, "former le cercle") ; en revanche, il l'utilise dans le *Bellum Civile* ; ainsi fait Hirtius dans le chap. 8 du *Bellum Gallicum*. Dans le *quadratum agmen*, chaque face du carré était formée par une ou plusieurs légions ; les *impedimenta*, s'ils n'étaient pas laissés au camp, étaient placés au centre. Il y avait une avant-garde et une arrière-garde, toutes deux très rapprochées des faces du carré.

Toutes les légions se suivent, en contact étroit les unes avec les autres. Cette "formation de marche la plus courte" était de rigueur quand il y avait lieu de craindre une attaque de l'ennemi, car alors, les légions pouvant rapidement se porter au secours les unes des autres, le déploiement en bataille de l'armée était facile, si le terrain ne s'y opposait pas.

La menace pesait surtout sur les bagages ; et une armée qui a perdu ses bagages ne pouvait continuer la guerre. Les *impedimenta* étaient réunis et mis sous la garde d'une partie de l'armée.

En B.G., 2, 19, 1 : César, précédé de sa cavalerie, suivait à peu de distance, avec toutes ses troupes.

En B.G., 2, 19, 2 : César nous précise qu'à l'approche de l'ennemi il "avait pris les dispositions qui lui étaient habituelles".

En B.G., 2, 19, 3 : 6 légions avançaient sans bagages (*expeditas*) ; puis venaient les convois de toute l'armée (*exercitus impedimenta*), enfin 2 légions, celles qui avaient été levées le plus récemment, fermaient la marche et protégeaient les convois.

En B.G., 2, 26, 3 : ... les soldats des 2 légions qui, à l'arrière-garde, assuraient la garde des convois...

En B.G., 8, 8, 3, Hirtius nous donne l'ordre de marche de César (*ordo agminis*) qui se déplace avec 4 légions : 3 légions en avant, puis les bagages "qui, bien que tous groupés ensemble, ne formaient qu'une assez mince colonne, comme c'est l'usage dans les expéditions" ; et, en queue, 1 légion.

Dans la marche à proximité de l'ennemi, la cavalerie est en avant-garde (B.G., 1, 21, 3 ; 4, 11, 2) ; exceptionnellement à l'arrière-garde (B.G., 4, 13, 6) quand elle est démoralisée.

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CESAR

## 3°) À proximité de l'ennemi

Les troupes marchaient parfois en ordre de bataille (*triplici acie instructa*) ; mais tout dépendait de l'importance de l'armée, du terrain, de la disposition et de la force des troupes ennemies : c'est l'*acies triplex*, la "triple rangée de bataille", avec cavalerie et infanterie légère (sans *impedimenta*), sur les flancs.

La largeur moyenne du front d'une légion était de 450 m.

Les différentes unités se mettaient en marche l'une après l'autre, de sorte qu'en cas d'attaque, elles pouvaient tout de suite se ranger en bataille (B.G., 4, 14, 1).

## LA LONGUEUR DE LA COLONNE

Il ne faut pas oublier que les estimations des Anciens peuvent ne pas correspondre à nos réalités, tout bonnement parce qu'ils ne disposaient pas de nos moyens d'appréciation géographique modernes (arpenter sur 300 km, p. ex., en pays ennemi...). Ainsi, les 600 000 pas du désert qui s'étend sur un côté de la frontière des Suèves (B.G., 4, 3, 2) ; la position du territoire des Santons non loin de la cité des Tolosates (tout de même près de 300 km). Les traductions et interprétations, d'autre part, jouent parfois sur les chiffres donnés par César. Ainsi, la troupe si peu nombreuse de Labiénus (B.G., 6, 8, 1) que M. Rat traduit par "une si petite poignée d'hommes", alors que le principal lieutenant de César disposait néanmoins de 25 cohortes et de nombreux cavaliers. En B.G., 5, 11, César enferme ce qui lui reste de sa flotte dans un camp qu'il fortifie. "Cette opération, dit-il, demanda environ 10 jours d'un labeur que la nuit même n'interrompait pas" ; et Ch. Goudineau de commenter : "Dix jours furent consacrés à ces travaux, sans que le soldat prenne, même de nuit, le moindre repos". Dix jours de travail sans sommeil ! Cela est insensé, et il y eut nécessairement... rotation des équipes.

Les estimations sur la longueur de la colonne varient de 20 à 120 km. selon les chercheurs.

MM. Berthier et Wartelle précisent que "le fait de l'écoulement (absolument indiscutable) des légions est une donnée capitale pour comprendre la suite des événements". Ils estiment, pour leur part, l'armée romaine à 100 000 hommes, la longueur de la colonne à 100/120 km, et la durée de l'écoulement à une trentaine

d'heures. Les déplacements devaient donc se faire par échelons, avec établissement de camps qui seront successivement occupés. Nous pensons que ce "calcul" livrerait la colonne à tous les risques de la moindre embuscade ou du raid de cavalerie qui constituent la stratégie de Vercingétorix'.

Le colonel Machin (armée romaine de 50 à 60 000 hommes) opte, dans son 1er ouvrage (le Dernier été d'Alésia) pour 20 km de colonne et un mouvement "en accordéon", la cavalerie de tête arrivant en fin d'étape alors que l'arrière-garde quitte à peine le dernier camp. Il s'appuie sur la cavalerie et les 6 légions de Marius (mais sans les bagages lourds) qui, en opération contre Jugurtha, formaient une colonne de déplacement d'environ 10 km, quoique, quelques pages plus loin, il donne 24 km pour l'étape ordinaire. Dans son 2ème livre (À la recherche d'Alésia), il écrit : "La longueur de la colonne ne peut guère être appréciée, nous l'avons dit, à moins de 40 km, et l'étape journalière est de 24 km, pouvant être portée à 50 km".

Pour le colonel Le Mire (armée de 50 à 55 000 hm) la longueur de la colonne serait de 75 km en colonne par 1, de 25 km en colonne par 3, et de 12,5 km en colonne par 6, si les formations marchaient sans intervalle (mais il existait des espaces entre les cohortes et entre les légions, des arrêts et des redémarrages, des moments où il faut envoyer une unité pour occuper une colline ou un défilé, des déploiements de l'avant-garde pour occuper des points stratégiques, des changements de formation en cours d'étape... et tout cela demande du temps et ne permet pas de parcourir chaque jour de grandes distances, surtout en milieu incertain). Pour l'auteur d'Alésia en Séquanie, la longueur d'une étape ordinaire n'excédait pas 25 km, 30 à 40 km en terrain sûr, 60 km en cas exceptionnel. Il rejoint son homologue Rocolles pour dire que la longueur de la colonne de cette armée de 50 000 hommes peut être estimée à une vingtaine de km.

Les Alisiens et Ch. Goudineau restituent, au plus fort de la campagne, 100 000 hm et une colonne aux alentours de 30 km, G. Vilette "une longue colonne qu'on estime s'étirant parfois sur 70 km". Nombreux sont ceux qui optent généralement pour une colonne de 30 à 35 km (3 km par légion), moyenne qui serait celle hors de la présence de l'ennemi.

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

## L'ÉTAPE DE MARCHÉ : L'ITER

L'étape de marche (durée d'écoulement et kilométrage parcouru) est fonction de plusieurs facteurs :

- L'effectif et la composition de la colonne (combattants et non-combattants) avec son train de mulets et de chariots lourdement chargés de ravitaillement logistique (vivres, armements, intendance) et, s'ils ne sont pas laissés en garde dans les bases arrière, les esclaves, les otages, les prisonniers (toujours utilisables comme moyens de pression), la remonte, le butin... "Le débit d'une armée est celui du goulot le plus étroit et le plus difficile, et sa vitesse de marche est réglée sur le plus lent des véhicules" (Schmittlein). Il ne faut cependant pas assimiler l'armée romaine de César aux hordes des invasions (barbares ou pas) qui avaient l'habitude de vivre sous-alimentées et de se déplacer sur des distances indéterminées.
- La configuration du terrain et les difficultés rencontrées (relief, passage de rivières avec ou sans pont), l'état des voies de communication, la connaissance ou l'ignorance des lieux, les conditions atmosphériques et la durée, selon la saison, de la luminosité ambiante.
- Les possibilités de ravitaillement (vivres, eau) et de renseignements, la menace environnante et l'attitude des peuples dont le territoire est traversé ou voisin (marche en pays ami ou ennemi), l'urgence pour gagner au plus vite le terme fixé.
- La durée probable à calculer en fonction de la distance à parcourir, tout en ménageant le guerrier (préservation de ses qualités de combattant) le moral, l'état physique, le chargement individuel du soldat, l'application du règlement intérieur du "service en campagne" de l'armée considérée (la journée de marche, à l'époque de César, est un module traditionnel pour apprécier les distances, et la durée des étapes est tellement réglementée qu'on pouvait compter la distance parcourue en étapes ou en camps)...

La rapidité de déplacement de César, *a fortiori* sans troupes, a frappé l'imagination. César lui-même emploie le terme *celeriter*, mais sans envisager de durée chiffrée. En B.G., 7, 40, il plaide en faveur d'une marche pénible, imposée par la nécessité.

Quand César est seul, sans troupes, il se déplace à une vitesse extrême, dormant, en chariot ou en litière, avec, près de lui, un secrétaire et un garde du corps qui por-

tait son épée. Ainsi, nous dit Plutarque, la première fois qu'il sortit de Rome, avec charge publique, il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône (de Rome à Genève, à marches forcées, B.G., 1, 7, 1). S'il réussissait, comme nous le rapporte Suétone, "à franchir les plus grandes distances avec une incroyable rapidité, sans bagages d'aucune sorte, sur un chariot de louage et faisant ainsi par jour jusqu'à 100 000 pas" (= 150 km.), il faisait ordinairement 50 à 60 km. par jour. Ainsi, en B.G., 1, 10, 3 (*magnis itineribus*) quand il gagne l'Italie pour lever des troupes, ou, en B.G., 7, 9, 3 (*maximis itineribus*) quand il se dirige sur Vienne, à marches forcées, au grand étonnement de son escorte.

Il est bien évident que les moyennes sont beaucoup plus basses, surtout pour les déplacements collectifs.

## Témoignage des Commentaires

**1. Le *iustum iter*.** Marche normale, étape journalière normale, conforme à la réglementation, avec un jour de repos tous les 2 ou 3 jours (selon J. Humblé : tous les 4 ou 5 jours).

Si certains auteurs (Benoist-Dosson, Humblé, Gaffiot) l'estiment de l'ordre de 20 à 25 km par jour, Schmittlein et Chevallier optent pour 10 000 pas, soit 15 km quand le calcul ne s'étend pas au-delà de 3 jours. Si la marche dure plus longtemps, la moyenne s'abaisse brusquement, car le règlement de l'armée romaine prévoyait un repos total le 4<sup>ème</sup> jour, à moins que le commandant en chef, à titre exceptionnel, n'en disposât autrement, comme nous le verrons plus loin.

D'après R. Schmittlein citant Végèce (p. 122), la longueur de la marche en tant qu'exercice (école du soldat) était de 10 milles, soit 15 km. (en 5 h.), à condition de le bien lire, sans fausses interprétations (en ne confondant pas aller avec aller & retour).

En B.G., 2, 2, 6, on voit que César a mis 15 jours pour faire 230 km., soit 15 km. par jour, mais il faut tenir compte des jours de repos, ce qui augmenterait la longueur des étapes et la porterait aux alentours de 20 km.

César, durant ses campagnes, fait exécuter à ses soldats des centaines de kilomètres à pied à travers la Gaule. C'est en maintenant l'*iter iustum* qu'il peut déplacer ses troupes sans les épuiser et qu'il surprendra tous ses ennemis par la rapidité de ses opérations ; Végèce nous

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

apprend qu'une nouvelle recrue apprenait d'abord à marcher au pas pour rester en formation : cela n'a pas changé depuis. Il ne faut pas, aussi, se contenter trop de Polybe, pour qui les légionnaires avançaient bruyamment, frappant leur bouclier de leur glaive en hurlant, à l'instar des guerriers gaulois. Ce temps est révolu. « Désormais, les fantassins romains avançaient lentement et en silence... Une marche lente et régulière préservait les rangs et permettait aux officiers de contrôler une formation ainsi assurée de demeurer compacte durant la charge » (Goldsworthy, p. 125).

**2. Le *minoribus itineribus* :** étape inférieure à la normale, petite étape, à plus petites journées de marche. C'est le terme employé par César pour qualifier la marche de Vercingétorix qui suit César à petites étapes (B.G., 7, 16, 1), et Benoist et Dosson font remarquer la place de *Cæsarem (Vercingetorix minoribus Cæsarem itineribus)* qui met *minoribus* en relief.

**3. Le *magnum iter* :** forte étape, grande étape, marche prolongée pour prendre de l'avance. Benoist, Dosson et Chevallier l'estiment à environ 30 km. par jour, et Chevallier donne comme arrêt 1 jour sur 4. Il en est ainsi, lorsque César marche contre Arioviste durant 3 jours (B.G., 1, 37, 5), pour parvenir à *Noviodunum* des Suessions (B.G., 2, 12, 1), pour gagner le pays des Nerviens (B.G., 5, 48, 2), le pays des Sénons (B.G., 6, 3, 6) ou Gergovie (B.G., 7, 35, 6).

Pour Schmittlein, cette marche ne doit pas se répéter en général plus de 2 jours de suite. P. ex. (B.G., 7, 11) César quitte *Agedincum* le second jour arrive devant *Vellaudunum* des Sénons et en fait le siège, puis quitte cet *oppidum* 3 jours après, pour arriver à *Cenabum* en 2 jours.

Lors de l'attaque des quartiers d'hiver de Q. Cicéron, il y eut des échanges de messages entre le Proconsul (alors à *Samarobriva*) et ses légats (*Crassus, Fabius, Labiénus*), au sujet du secours à apporter à l'assiégé, et d'importants mouvements de troupes dont il faut souligner la célérité (110 km abattus en moins de 6 jours, selon Goudineau 1, p. 433).

**4. Le *maximis itineribus* :** marches forcées

Cette progression (avec troupes) est entreprise quand il y a urgence et péril, généralement avec chargement allégé et sans train de combat. Habituellement, les dis-

tances parcourues variaient. Un cas intéressant et particulier est celui de la fameuse marche que César accomplit en partant de Gergovie à la rencontre des Éduens (B.G., 7, 39-41) pour les faire rentrer dans le devoir. Ces 4 légions (sans bagages) et la cavalerie auraient couvert 75 km. aller-retour en moins de 30 heures avec un repos de 3 heures. *Crassus* (B.G., 5, 46-47) aurait fait avec sa légion 37 km sans arrêt : c'est là la plus grande distance couverte en une étape par l'armée romaine.

La marche sans interruption (*cum iter non intermitteret*, B.G., 1, 41, 5, 7 jours d'affilée) et surtout poursuivie pendant la nuit (B.G., 1, 38, 7; 7, 9, 4; 7, 56, 3) était un cas exceptionnel. Les termes employés sont tantôt *maximum iter*, tantôt *admodum magnum iter*, auxquels est ajoutée parfois la précision : "de jour et de nuit", *diurna ac nocturno*. En réalité, on couvrait 3 étapes en 2 jours, coupées de périodes de repos. La pratique de l'armée de César paraît avoir été de 2 étapes en 24 h., mais on ne fait pas, sauf exception, 3 étapes en 2 jours plusieurs fois par semaine. César emploie aussi d'autres termes : *noctu progressus* ("marche de nuit"). Ainsi, en Grande-Bretagne, partant de la 3<sup>ème</sup> veille, il marche à l'ennemi en une "marche de nuit d'environ 12 000 pas" (B.G., 5, 9). César, toutefois, n'emploie pas le *citato agmine* de *Tite-Live*.

En théorie, « la distance journalière normale ne devait pas dépasser 15 km, elle était doublée en cas d'urgence, et les 30 km. s'accomplissaient normalement en 5 h. dans de bonnes conditions » (Goudineau 1, p. 433). Notons que 15 km par jour, c'est déjà deux fois plus que les Helvètes, lors de leur migration.

« Une longueur normale d'étape de marche pour une armée en déplacement est d'une trentaine de km. par jour, et pour des déplacements très lourds, une étape de 20 à 25 km. quotidiens constitue déjà une bonne moyenne, si elle est maintenue longtemps... 15 km constituent une distance optimum (entre le lieu du combat préliminaire de cavalerie et Alésia), pour rendre compte et du repli de Vercingétorix, et de l'étape possible à une grande armée, au lendemain d'une dure bataille" (A. Wartelle). De son côté, Michel Wartelle n'a pas donné d'autre estimation que 15 à 20 km. pour l'étape journalière. « Il est fatal que les nécessités d'établissement du camp aient obligé à limiter le nombre des heures de marche (J. Harmand, p. 132). On trouve cité

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

par cet auteur le capitaine Masquelez : « Les Romains ne pouvaient faire habituellement de longues marches, attendu qu'il fallait qu'ils arrivassent de bonne heure à l'endroit où ils devaient camper, afin d'avoir, avant la nuit, le temps nécessaire pour élever leurs retranchements ».

Nous possédons, en dehors des Commentaires, de précieux renseignements confirmant le caractère exceptionnel des étapes continues importantes. On lit, dans le *Bellum Civile*, que César reproche à Curion d'avoir livré bataille avec une troupe épuisée par une marche de 16 milles (= 24 km) Si César « met 27 jours pour aller de Rome en Ibérie », ayant parcouru une très longue route avec une très grosse armée (Appien, G.C., 2, 15, 103: 27 jours de Rome à Obulco « sans mouiller les pieds de ses hommes»), il en est tout autrement en terrain difficile, ou avec des bagages. R. Chevallier cite Tite-Live : l'armée, chargée de butin, eut peine à faire 5 milles dans toute une journée (38, 15) ; dans une zone accidentée, l'avant-garde des légions, bien qu'armée à la légère, ne parvint que difficilement à parcourir 15 milles en 2 jours (44, 3) ou 7 milles dans la journée (44, 5).

## LES VOIES DE COMMUNICATION

On ne sait rien ou presque des anciennes voies gauloises, en dehors des ornières marquées sur de très anciennes pistes, qui prouvent que les pasteurs de Hallstatt circulaient dans de petits chars à 4 roues. On peut toutefois supposer qu'elles ont servi de support aux futures voies romaines, tracées après - 52. Les commerçants ont presque partout précédé les soldats, depuis les temps très anciens, et l'existence de routes a favorisé l'expédition d'Hannibal, le projet d'émigration des Helvètes et la rapidité des déplacements de César en Gaule. Historiens et géographes anciens se montrent avares de renseignements concernant les voies de communication.

## LE CAMP

Généralement, l'armée partait tôt le matin, marchait durant la 1<sup>ère</sup> partie de la journée, et consacrait le reste à l'édification du camp; aux approvisionnements, au repas, au repos. À l'issue de son étape journalière, elle

se repose pour la nuit en se retranchant à l'intérieur d'un camp situé à un « bon emplacement », « c'est-à-dire éventuellement pourvu de défenses naturelles et d'eau, mais surtout d'où la vue s'étendait assez loin pour interdire toute attaque par surprise » (Goudineau 1, p. 258), selon des règles établies et connues de tous, et que les légionnaires ont apprises à l'école du soldat. Les commentateurs précisent tous que l'armée romaine ne passait pas une nuit sans construire un camp, à tel point qu'on pouvait compter les jours de marche par les camps : *quintis castris* (B.G., 7, 36, 1) : « en 5 jours de marche ». Benoist et Dossou (p. 595) précisent que « pendant la saison où l'on faisait campagne, l'armée tout entière était réunie dans le même camp » Ce qui semblerait être la règle avant Polybe l'était-il toujours du temps de César ? L'établissement d'un camp d'étape normale est une opération si commune que César n'y fait allusion qu'à de rares occasions. Au début de la campagne contre les peuples belges, il l'expose dans tous les détails, et, durant les quartiers d'hiver et les périodes de sièges, on sait avec quelles précautions les camps étaient installés.

Pendant que l'armée marchait encore, César envoyait en avant un détachement d'éclaireurs et de centurions chargés de choisir et de baliser un terrain approprié à l'établissement d'un camp (B.G., 2, 17, 1) dont les dimensions étaient variables selon la configuration du sol, les effectifs (en général, au moins 5 ha. pour une légion accompagnée de ses bagages), la durée d'occupation (camp de fin d'étape journalière, camps permanents ou quartiers d'hiver) et le danger environnant: en pays ami où il n'y avait pas à se préoccuper de gros travaux ni de corvées d'eau, de fourrage ou de bois, on n'édifiait sans doute pas de palissades. Dans le cas de son camp chez les Nerviens, César nous donne la configuration du terrain choisi (B.G., 2, 18, 1) : une colline en pente douce descendant vers la Sambre. Hirtius nous dit (B.G., 8, 36, 3) que camper en plaine auprès d'un fleuve était agir en barbare. Il semble que le nombre de soldats employés à l'établissement des fortifications ait été du tiers ou du quart de l'effectif de l'armée ; et Rüstow, en l'absence de tout renseignement de l'époque, fixe à 3 ou 4 h le temps consacré normalement à cette construction (d'autres auteurs parlent de 5 h ou d'un après-midi entier pour un camp d'étape normale). Les différentes restitutions de camps, inspirées de Polybe, sont toutes hypothétiques, et nous ne savons pas ce qu'il

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

en était du temps de la Guerre des Gaules. Un camp d'étape, comportait une enceinte fortifiée (fossé et retranchement ou agger, qui suffisaient pour un camp destiné à ne durer qu'une nuit - et non en présence de l'ennemi). Nous n'entrerons pas dans le détail d'un camp plus élaboré, et encore moins dans la vie du camp, puisque notre propos se limite à la progression de l'armée romaine en campagne. Quand l'effectif diminuait, on rétrécissait l'enceinte du camp, et on sait qu'au siège de Gergovie, César regrette de n'avoir pas eu le temps de resserrer son camp.

Le fractionnement des camps d'étape qu'envisagent certains historiens dans la retraite vers la Province n'est qu'une hypothèse gratuite contredite par d'autres (Benoist et Dosson) : la longueur de la colonne n'est pas incompatible avec le *iustum iter*, la première division pouvant progresser pendant la matinée, puis préparer le camp, et la deuxième pendant l'après-midi pour rejoindre ce dernier ; et ainsi, toute l'armée se retrouve pour la nuit sur la même position. D'ailleurs, Vercingétorix s'établit à environ 10 000 pas des Romains, non pas d'une armée (ou d'une partie de l'armée) en mouvement (ce qui n'a aucun sens) mais d'une armée en train d'organiser son camp.

## LE DERNIER CHEMINEMENT

Après toute une série de revers (*Vellaudunum*, *Cenabum*, *Noviodunum*), Vercingétorix décide, lors d'un conseil de guerre (B.G., 7, 14) de changer totalement de tactique en adoptant la mise en œuvre d'une guérilla de campagne (la "terre brûlée") : « le principe qui découlait de la stratégie définie était simple : le Gaulois sacrifiait son territoire, le Romain perdait la conduite des opérations » (Deyber 1, p. 73). Nous connaissons la suite : *Avaricum*, *Gergovie*. César est mis en difficulté, d'abord par la trahison de Litavicos (avec 10 000 hommes) qui provoqua vraisemblablement d'autres désertions, puis par un siège coûteux en soldats, dont il ne peut venir à bout. Déjà, il avait songé à quitter *Gergovie* pour rassembler à nouveau toute son armée. Devant la menace d'un soulèvement général, il se décide à ce regroupement. Après la jonction avec Labiénus (on ne sait où), le camp (chez les Rèmes et les Lingons ?), le renfort germain et le rassemblement des

forces gauloises (en un lieu qui reste à déterminer), c'est l'affrontement dans ce qu'il est convenu d'appeler le "combat préliminaire de cavalerie". César fait route vers le pays des Séquanes et se trouve dans les confins lingono-séquanes quand Vercingétorix, très bien renseigné sur sa progression, vint s'établir à 10 000 pas (= 15 km) des Romains.

On a trop souvent exagéré les vitesses de déplacement, la longueur des colonnes et les distances respectives des belligérants afin de satisfaire chacun sa thèse de la localisation d'Alésia. Il faut rappeler que, lors de la marche sur Gergovie, « les deux armées (chacune d'un côté et de l'autre de l'Allier) se voyaient l'une l'autre et campaient généralement face à face » (B.G., 7, 35, 1) et qu'en 1, 15, 5 : « On marcha ainsi près de 15 jours, sans qu'il y eût jamais entre l'arrière-garde ennemie et notre avant-garde plus de 5000 ou 6000 pas ». Trop de chercheurs ont raisonné, pour ce qui est de l'étape journalière (durée et ordre de marche) la longueur de la colonne, les effectifs légionnaires, non pas en procédant à l'étude des textes anciens, mais selon la seule configuration du terrain par lequel ils voulaient faire passer l'armée césarienne pour l'amener en un lieu de leur choix. Même remarque pour l'utilisation ou la négation des voies romaines, d'autant que (selon R. Chevallier, p. 56) « l'imagination médiévale a fabulé sur les voies antiques ». Des textes anciens nous font connaître un itinéraire commercial de transport de blé (recouvrant peut-être une voie destinée au transport de l'étain) entre Langres et Rome, via la Saône, le Rhône et le Tibre. Cela suffit-il à pouvoir affirmer que César, tributaire des approvisionnements, avait intérêt à longer la Saône le plus longtemps possible pour rejoindre la Province ? Certains découvrent ou inventent des itinéraires plus à l'Est ou plus à l'Ouest.

Le débat ouvert est riche en enseignements (à défaut de renseignements sûrs) surtout quand chacun défend la thèse césarienne selon laquelle toutes les routes étaient coupées. Il a cependant bien fallu que César empruntât un itinéraire et se retrouvât à Alésia, sans pour autant que l'*oppidum* se trouve obligatoirement sur cet itinéraire.

## Que disent les Commentaires ?

a) **Itinéraire.** Il joint l'extrémité du territoire des Lingons à la Séquanie; sans discontinuité, avec, pour

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

objectif final, la Province qui s'étend vraisemblablement des Cévennes au Valais. On sait que les Allobroges possèdent sur la rive droite du Rhône des villages et des propriétés et que le fleuve est guéable en plusieurs endroits. Attaqués, peu avant Alésia, par les Éduens et les Ségusiaves, on sait qu'ils résistent bien et organisent avec soin la défense de leurs frontières, en disposant le long du Rhône une ligne serrée de postes. Les routes sembleraient n'être coupées que pour des renforts éventuels venant de la Province et de l'Italie : César ne dit nullement qu'elles le sont pour l'armée entière ; d'ailleurs, il doit bien en emprunter une ! Rien ne dit que les Gaulois sont maîtres du couloir Saône-Rhône, axe commercial important entre les Rèmes et les Lingons, amis des Romains, et le Sud ; et rien ne sert d'être maître de la Saône supérieure si on ne l'est pas de la Saône inférieure. C'est l'itinéraire le plus facile pour César. Quand, pour faire face au danger helvète, César, après avoir gagné l'Italie pour lever des troupes, revient en Gaule avec 5 légions, il dit qu'il se dirige vers la Gaule Ulérieure en prenant au plus court à travers les Alpes. Une éventuelle traversée du Jura, comme, antérieurement, celle des Cévennes, n'est donc pas un obstacle pour une Alésia jurassienne. Mais rien ne dit que l'armée romaine ait dû traverser toute la Séquanie selon un axe Langres-Genève, et Ch. Goudineau rappelle que « pour mettre en défense la Province, le point d'arrivée tout à fait excentré (Genève) ne convenait guère ».

**b) Effectifs :** voir mon article d'A.L.E.S.I.A. n° 21. César est en retraite. Probablement, son armée ne comprend pas toutes les forces dont il disposait auparavant : il a pu laisser chez les peuplades amies des matériels et des hommes qu'il compte récupérer lors de son prochain retour en Gaule. La défection des Éduens, d'autre part, a dû être suivie par celle d'autres peuples, ce qui restreint considérablement l'effectif de ses troupes auxiliaires et de ses non-combattants. D'autres unités sont occupées par les reconnaissances, la protection des convois de ravitaillement, etc.

## c) Progression (traduction de Constans)

- Les Romains sont en fuite vers la Province. Ils quittent la Gaule.
- Il faut les attaquer pendant qu'ils sont en ordre de marche et embarrassés de leurs bagages (*agmine impeditos*).

- si les fantassins (*pedites*) essaient de secourir ceux qu'on attaque et s'y attardent, ils ne peuvent plus avancer.
- quand César apprend la chose... (César n'est donc pas présent au moment de l'attaque).
- on se bat partout à la fois...
- la colonne fait halte.
- on rassemble les bagages au milieu des légions.

Notons que l'infanterie gauloise ne prend pas part au combat.

Dans le discours aux chefs de ses cavaliers (jour J), il est clair que Vercingétorix nous donne la formation de l'armée romaine (*longissimum agmen*). Au jour J+1 (celui du combat), la colonne attaquée fait halte et on rassemble les bagages au milieu des légions (c'est la formation en carré). Il y a donc changement de formation à ce moment précis, ce qui se comprend, puisqu'il faut bien adopter une formation de bataille. Il en ressort qu'au début de la progression, J+1, la colonne est toujours en *longissimum agmen*.

La traduction de Constans de *si pedites suis auxilium ferant* ne nous donne pas satisfaction. Harmand traduit par « Si les fantassins s'arrêtent pour soutenir la cavalerie, ils ne pourront achever leur route » et Rat par : « Si les fantassins portent secours à leurs camarades et s'y attardent, ils ne peuvent achever leur route ». Benoist et Dosson notent : « *pedites* = l'infanterie romaine, *suis* = la cavalerie romaine et les bagages ». C'est là qu'est le problème, car, au jour J, selon les termes de Vercingétorix, la cavalerie serait en tête, entre l'avant-garde et le gros de l'armée, et c'est elle qui aurait été attaquée le jour J+1, avec l'espoir d'une prise de bagages si les fantassins viennent à son secours, dans une formation *longissimum agmen*. Dans ce cas, affrontée aux cavaliers gaulois, elle reçoit des ordres de César pour passer à l'attaque avant l'arrêt de la colonne.

Une seconde phrase requiert l'interprétation : « On rassemble les bagages au milieu des légions » (Constans), « les bagages sont placés entre les légions » (Harmand et Rat). Entre le terme plus neutre de « placés » et celui de « rassembler », il existe une nuance qui, de plus, ne transcrit pas, vraisemblablement, le terme utilisé par César (*recipiuntur* = ramener) car, si on ramène les bagages, c'est qu'ils sont en avant de la colonne, derrière l'avant-garde.

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

Aurait-il été possible de mettre les bagages au milieu des légions, s'ils avaient tous été en queue de colonne, devant l'arrière-garde ?

Il semble que la totalité de l'armée romaine participe au combat, ce qui exclurait un étirement excessif. Il y a concentration des unités romaines autour du ou des points attaqués, et cela avec une rapidité telle que les cavaliers gaulois ne parviennent jamais à percer. La colonne (en carré ou en cercle) permet une grande densité, une grande rapidité de "couverture" des unités menacées. Si on opte pour une colonne de 120 km, en *longissimum agmen*, on ne comprend pas. Si on opte pour la formation *iter expeditum* (en progression) les bagages sont loin, très loin (surtout pour certains). Si on admet l'*iter expeditum* (en retraite), la cavalerie, si elle est en arrière-garde, est également loin, et c'est essentiellement le train qui est attaqué, or, c'est semble-t-il, la cavalerie, qui est attaquée la première (Vercingétorix, mal renseigné sur ce point, ignorerait la présence des Germains, et met sa confiance dans la puissance de sa propre cavalerie). Il ne faut pas non plus faire manœuvrer la colonne romaine (avec le train) sur des dizaines de kilomètres plus rapidement que les cavaliers gaulois, chargeant à vue, et César sait fort bien qu'on ne combat pas avec une troupe épuisée par un long parcours alors qu'elle se sait attaquée, même si, en certaines occasions, p. ex. contre les Nerviens, les légions d'arrière-garde, sachant qu'on attaquait la colonne « avait pris le pas de course » pour lui porter secours (il s'agit là d'un court trajet).

Une autre question importante est l'attitude des Séquanes vis-à-vis de César et de Vercingétorix. Si le Proconsul estime que c'est un peuple ami, il est logique de penser qu'il n'a pas à changer son mode de progression. À l'inverse, on admettra qu'il adopte une formation plus resserrée dès sa pénétration en Séquanie. On sait qu'elle fournit un contingent important à l'armée de secours et qu'après la reddition, César ne lui rend pas de prisonniers, comme il le fait aux Éduens et aux Arvernes. Peuple ami de César, dans l'optique d'une Alésia séquane, et le général romain n'aurait rien su des mouvements de troupes gauloises (arrivée de Vercingétorix, puis de l'armée de secours ; aménagement de l'*oppidum*) et rien obtenu pour son renseignement et son ravitaillement : on sait que les Romains souffrent de la faim à Alésia ! Tacite nous raconte (Ann., 3,

45) que, lors de la révolte des Éduens sous le règne de Tibère, les bourgades séquanes, voisines et alliées des Éduens avaient pris les armes avec eux. Ou le peuple séquane existe encore en tant que tel, (et alors, il est difficile de lui attribuer, au moment des faits qui nous intéressent, le titre d'ami des Romains qu'il avait eu l'honneur jadis de se voir attribuer) ou c'est devenu un éparpillement de tribus plus ou moins autonomes (dont, peut-être, les Mandubiens) qu'il est possible de fédérer provisoirement, mais qui entendent bien mener leur jeu et leurs intérêts à leur guise. Somme toute, au mieux, un peuple flottant entre l'intérêt de l'indépendance nationale et la reconnaissance qu'il devait à César ou les faveurs qu'il en attendait.

Les Romains sont en fuite (*fugere*) mais ne progressent pas dangereusement, puisque leur colonne est en *longissimum agmen* (En B.G., 6, 8, 1, la troupe de Labiénus feint d'être en fuite quoique embarrassée de ses bagages). Il n'est cependant pas interdit de penser que, dès qu'il fut averti du danger, César changea l'ordre de marche, en hâtant l'arrivée des légions sur le lieu du combat, laissant leurs bagages qui seront ensuite acheminés, puis regroupés au milieu des légions en *quadratum agmen*. Celles-ci connaissent la manœuvre réglementaire qui s'imposait en pareil cas : les colonnes d'infanterie se mettent instantanément à évoluer sur place - en y mettant, certes, le temps voulu - pour offrir « non plus un mince filet d'hommes échelonnés sur une route, mais le front compact d'un carré sur la défensive, et dont les rangs profonds ne se laissent ni entamer ni ébranler », avec l'assurance de l'intervention efficace des escadrons germains et de leur infanterie légère. On peut aussi spéculer sur un changement de formation au départ du jour J+1 (on ne connaît pas, ce jour-là, l'attitude des Séquanes), sur une formation en carré dès le signal de l'attaque (ce qui demande cependant du temps et dans ce cas, les bagages sont placés au centre), sur le positionnement des bagages (selon l'ordre de marche du moment, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne sont pas déjà au milieu des légions) et sur celui de la cavalerie (César pouvait se trouver entre celle-ci et le gros des troupes). C'est une étude intéressante dont nous avons dit l'essentiel. Osons nous risquer dans un schéma de progression possible pour le cas d'une retraite sans danger immédiat :

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

- l'avant-garde
- le train de l'armée (si les *impedimenta* sont "ramenés")
- le gros de l'armée (en *longissimum agmen*)
- l'arrière-garde, le gros de la cavalerie étant derrière l'avant-garde (le reste avec l'arrière-garde), et César en tête du gros de l'armée.

« Vercingétorix a affronté trop tôt son armée encore improvisée à celle du Proconsul, entièrement concentrée, sa défaite à Alésia ne mit pas fin à l'insurrection, cependant, elle en détruisit l'unité d'action. Les Bituriges et des Éduens affaiblis, la force mobile de Vercingétorix anéantie, les corps expéditionnaires des cités faits prisonniers, il ne restait théoriquement plus à César qu'à pacifier la Gaule » (Deyber 2, p. 4).

Colonel Gilbert MOUTARD

## ..... R É F É R E N C E S .....

- |                            |   |
|----------------------------|---|
| • E. BENOIST ET S. DOSSON  | Commentaires sur la Guerre des Gaules, Paris, Hachette, 1912.   |
| • A. BERTHIER & A. WARTELE | Alésia, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1990.  |
| • R. CHEVALLIER            | Les Voies romaines, Paris, Colin, 1972.   |
| • L.A. CONSTANS            | (César) La Guerre des Gaules, Paris, les Belles Lettres, 1967-1972.   |
| • A. DEYBER                | Une Guerre défensive manquée, <i>Revue Historique des Armées</i> , 1986.<br>La Guerilla gauloise, <i>Rev. Historique des Armées</i> , 1987.   |
| • A. GOLDSWORTHY           | Les Guerres romaines, Paris, Autrement, 2001.   |
| • CH. GOUDINEAU            | Jules César, Guerre des Gaules, Imprimerie Nationale, 1994.<br>César et la Gaule, Paris, Errance, 2000.   |
| • J. HARMAND               | (César) La Guerre des Gaules, Paris, J. de Bonnot, 1970.<br>L'Armée et le soldat à Rome, de 107 à 50 avant notre ère, Paris, Picard, 1967.  |
| • J. HUMBLÉ                | (César) de Bello Gallico, livre 7, Dessain, 1965.   |
| • H. LE MIRE               | Alésia en Séquanie, Paris, SPL, 1992.   |
| • P.R. MACHIN              | Le Dernier été d'Alésia, Vesoul, Erti, 1995.<br>À la recherche Alésia, Vesoul, Erti, 1997.  |
| • CAP. MASQUELEZ           | Étude sur la castramétation des Romains et sur leurs institutions militaires, Paris, 1864.  |
| • M. RAMBAUD               | l'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César, Paris, les Belles Lettres, 1966.   |
| • M. RAT                   | César et la Guerre des Gaules, Paris, Garnier, 1944.  |
| • P. ROCOLLE               | Cité par R. Schmittlein, notamment le Casoar, sept. 1980.   |
| • R. SCHMITTLEIN           | Avec César en Gaule, Paris, Artrey, 1970.   |
| • M. WARTELE               | À la recherche d'Alésia, conf. de la Trinité-sur-Mer, publiée par la Vigie, 20, avr. 1995.<br>La Localisation d'Alésia, dans la Jaune & la Rouge (bull. des Anciens de l'X), déc. 1996. |

# CONSIDERATIONS SUR LA PROGRESSION DE L'ARMÉE ROMAINE EN CAMPAGNE AU TEMPS DE CÉSAR

À cette suggestive mise au point, le Colonel Michel Wartelle, frère de notre cher Abbé, a apporté quelques précisions, dont voici les plus marquantes.

- 1°) La longueur de la colonne. Le grossissement des effectifs peut être, bien sûr, un procédé élémentaire de déformation historique. À l'inverse, un nombre très faible peut résulter de l'oubli d'éléments que les circonstances expliquent facilement. Ici, César n'est pas "en campagne" mais "en retraite". Il emmène avec lui non seulement son armée et tous ses équipements, mais aussi butin et prisonniers qui lui serviront plus tard à Rome (prise de pouvoir<sup>2</sup>...).
- 2°) Le camp. Le détachement avant-coureur (éclaireurs, centurions) comprenait à coup sûr des gromatiens<sup>3</sup>.
- 3°) Voies de communication. À signaler une étude de Mireille Viala concernant celles qu'on repère au voisinage de Chaux-des-Crotenay, dans le Bulletin de l'A.L.E.S.I.A. n° 9, de mai 1989.
- 4°) Le dernier cheminement. La jonction de Labiénus avec César ne se fait pas à Sens. César a laissé ses légions aller à Sens, ou les a laissées entre Sens et Langres, en un point où Labiénus est venu en prendre le commandement. César lui-même, s'est rendu, vu l'urgence, à Langres, pour lancer l'opération "recrutement des cavaliers germains". L'attaque de la cavalerie gauloise a lieu en particulier sur la tête de colonne, à moins d'une journée de marche de l'*oppidum*, et donc très loin d'Auxonne, qui peut être estimée proche de l'extrémité Sud de la Lingonie, où César est entré en Séquanie. C'est donc en Séquanie qu'il a été attaqué (cf. Dion Cassius et Plutarque pour confirmation).

"César, tributaire de ses approvisionnements, avait-il intérêt à longer la Saône ?" C'est là se lancer en pays ennemi (Éduens, Ambarres, Ségusiaves) où Vercingétorix a appliqué la tactique de la "terre brûlée", alors que la Séquanie est pays ami, ou tout au moins neutre.

## Que disent les Commentaires ?

• Itinéraire : extrémité de la Lingonie, Séquanie (et il faut un certain temps à Vercingétorix pour supputer la suite) ; "de telle sorte que du secours puisse être apporté plus facilement à la Province". En retraite dans la Province, César la met dans la bouche de Vercingétorix.

• *Impedimenta recipiuntur inter ou intra legiones ?* C'est évidemment *intra*, du fait du *longissimum agmen*.

Quant à la position des cavaliers germains dans la colonne, elle est sûrement assez éloignée de la tête, car César dit : *Tandem Germani*, "enfin les Germains".

---

1- NDLR. : C'est pourtant bel et bien ce qui s'est passé la veille de l'arrivée sous Alésia, avec l'embuscade dressée par le chef gaulois, pour nous dans la plaine de Crotenay. L'argument joue donc en faveur des vues de M. Berthier : si l'ordre de marche eût été différent, l'attaque ne se serait peut-être pas produite (D.P.).

2- NDLR. : on peut songer aussi à un éventuel triomphe.

3- NDLR. : chargés de l'arpentage et des mensurations à l'aide de l'instrument appelé *groma*.

4- NDLR. : cela laisse supposer qu'il leur a fallu un certain temps pour pouvoir gagner le lieu de l'engagement, et donc qu'ils n'étaient pas en tête.